

disait-on. L'un de ses élèves écrivait plus tard une lettre où se retrouvent tracés des sentimenis bien généralement partagés sur le Supérieur : « Il est un des hommes qui ont le plus mis dans ma vie et voici comment. Plusieurs fois il m'a prié de lui copier quelques pages extraites de nos meilleurs écrivains, de Bossuet en particulier. J'eus alors l'occasion de le voir au travail. L'impression que cette vue a produite sur moi ne s'effacera jamais. Le silence de son cabinet était profond. Sur un pupitre, devant lui, était ouvert un livre, un seul ordinairement. Il lisait silencieusement ; quelquefois passait sur son front comme un éclair ; mais ordinairement il était très calme. La pensée se lisait cependant dans ses traits. Il notait quelquefois, à la marge de son livre, les passages qui le frappaient. Enfin, il était pour moi le modèle des grands hommes qui se livrent à l'étude. Quand je sortais de son cabinet, j'éprouvais une sorte d'émotion religieuse qui me rendait meilleur. Bien des fois son image m'est revenue, et avec elle l'amour du travail (1). »

M. Bernier donnait surtout une haute idée de lui-même à la lecture spirituelle. A cet exercice, l'un des grands moyens d'action des colléges ecclésiastiques, le supérieur dirige ses enfants ; il leur fait part de ses désirs, de ses craintes, de ses espérances et de ses joies ; il les forme sur toutes choses. Le vif intérêt que M. Bernier mettait partout, dans les classes qu'il faisait quelquefois, et où il expliquait les auteurs d'une manière incomparable, dans les fréquentes séances académiques qu'il savait organiser et présider, cet intérêt semblait encore plus grand à la lecture spirituelle. Quand il n'avait plus d'avis généraux à donner, il faisait lire et expliquait la Sainte-Ecriture. Il commençait avec la Genèse pour finir avec l'Apocalypse. La variété des livres bibliques fournissait un nouveau charme à ses commentaires. Possédant les plus beaux passages des classiques et des grands auteurs ecclésiastiques de France, sa mémoire prompte et sûre lui permettait de les citer sans hésitation au cours de sa glose. Son heureuse exposition saisissait vivement tous les esprits, et telle était la force de sa dialectique qu'elle forçait même les moins bien disposés à respecter ce qu'ils ne voulaient pas goûter. Composé uniquement de la division des grands, son auditoire le suivait parfaitement. De plus jeunes élèves l'auraient moins bien compris, comme il arrivait à ses sermons.

Dans ses allocutions, soit aux grandes fêtes, en présence de tout le collége — M. Bernier prêchait à toutes les solennités — soit à certains jours devant les membres des petites congrégations qu'il accréditait volontiers de sa présence, il remplaçait, par la solidité et les vues pratiques, l'onction dont il n'était pas doué. Saccadée comme sa démarche, sa diction n'était pas agréable ; on le préférait néanmoins aux autres prédicateurs de la maison : à M. Dérice, orateur médiocre, à M. Priou, trop long, et à M. Tendron, trop filandreux. Sa manière paraissait même d'une tendre piété quand on la comparait à celle de M. Régnier qui prê-

(1) Lettre adressée en 1859 à M^{me} Leguay par M. l'abbé Gillet, alors séminariste, aujourd'hui curé-doyen des Rosiers.